

Le chouettoquet

Michaël La Chance

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2015). Le chouettoquet. *Moebius*, (146), 73–79.

MICHAËL LA CHANCE

Le chouettoquet

à Jean Thiercelin (1927-1999)

Un jour d'été, un homme frappe à la porte de la maison de village. Il a en main un emballage de carton et se présente comme étant le pâtissier de Cadenet venu nous livrer un gâteau.

— C'est un gâteau venu de Port-au-Prince.

— Il a fait tout le voyage, depuis Haïti? Je l'avais à peine dit que je me trouvais déjà idiot.

— Mais non, dit-il, il a été commandé par téléphone. Quand même!

Ma copine et moi avons ouvert la boîte, il y avait une inscription bizarre sur le glaçage. C'était un message que seule ma copine pouvait comprendre, car ce gâteau avait été commandé par son ex-petit ami, qui se sentait seul pour son anniversaire. Alors il nous a envoyé un gâteau pour qu'on fête avec lui...

Le pâtissier était en fait un poète que certains d'entre vous ont peut-être lu: Jean Thiercelin a vécu un temps au Québec où il a publié quelques recueils. Ami des poètes, il a bien connu Robert Marteau entre autres, et lorsque Gaston passait me voir dans le Luberon, on allait visiter Thiercelin dans son castel. Invariablement, Gaston demandait à Jean de nous raconter l'histoire du perroquet. J'ai entendu cette histoire plusieurs fois, Thiercelin l'agrémentait de détails nouveaux à l'occasion. Il racontait que «la Mégisserie» était un général corse, je l'ai cru longtemps, en fait le quai de la Mégisserie à Paris tient son nom d'avoir été le quartier des tanneurs au Moyen Âge, on y trouve aujourd'hui un grand nombre d'animaleries. Les oiselières du quai de

la Mégisserie vendaient des perroquets dès la fin du XVIII^e siècle, les archives révèlent une hausse vertigineuse du prix de ces oiseaux en mai 1906, lorsqu'un volatile se serait écrié avec force « au voleur ! » pour effrayer un intrus dans l'appartement de ses maîtres.

La Mégisserie n'était pas corse, mais Patrice, le beau-frère de Jean Thiercelin, l'était certainement.

Ma sœur a marié un Corse, c'est un costaud au tempérament d'aventurier, il est photographe pour National Geographic, c'est un métier passionnant qui le conduit aux quatre coins du monde. Pendant ses absences, ma sœur Marie-Lou s'ennuie terriblement. Aux dernières nouvelles, Patrice part en Amérique du Sud un bon deux mois, c'est long, mais il sera là pour Noël, ma sœur lui a demandé de rapporter un perroquet du Paraguay, elle rêve d'un cadeau exotique, il paraît que c'est là qu'ils ont les coloris les plus merveilleux, avec une huppe bleue sur le dessus de la tête. Ils ont aussi un grand talent pour l'imitation.

Patrice lui promet son bel oiseau, cette fois c'est promis, il lui rapportera un cadeau pour les Fêtes. Cela fait des années qu'il n'est pas rentré pour Noël, il est toujours dans des contrées lointaines, immergé dans des cultures fortes en couleur, il en oublie les grisailles de Paris au réveillon. Cette année il va faire un reportage sur le Gran Chaco, un immense territoire qu'il va parcourir à cheval entre la Bolivie, le Paraguay et l'Argentine. Le climat est propice, car là-bas c'est la saison sèche.

L'expédition de Patrice s'est terminée dans le Mato Grosso, la partie brésilienne du Gran Chaco. Sitôt que son avion se pose à Roissy, Patrice se rappelle soudainement de la promesse qu'il avait faite à ma sœur : le perroquet ! Du terminus de Roissy, il se rend directement quai de la Mégisserie, où il écumera toutes les animaleries entre le pont Neuf et la place du Châtelet sans pourtant trouver l'oiseau rare : une amazone à front bleu. Un marchand lui propose d'autres spécimens, des mainates d'une grande intelligence, des rapaces pour la fauconnerie, ce sont des oiseaux magnifiques, fort coûteux il est vrai, mais ce ne sont pas des amazones... Il trouve enfin un grand perroquet, un ara tout à fait somptueux, bleu cobalt avec des cercles jaunes autour des yeux, il est très grand et

surtout il est très cher. C'est normal, dit le vendeur, les perroquets hyacinthe sont les plus chers. Patrice est très embêté. Comment faire? Il ne peut revenir les mains vides, il ne veut pas non plus dépenser une fortune pour un oiseau.

— C'est bête, dit-il au vendeur, il y a quelques jours à peine, j'étais dans la forêt tropicale humide, avec des milliers d'oiseaux multicolores au-dessus de ma tête, qui piaillaient dans la canopée.

Mais il est fatigué du voyage, il ne supporte plus ces piailleries de volières. Juste à côté du grand ara, dans une petite cage, il y a une petite chouette toute tranquille, son plumage gris est terne et abîmé, l'animal semble fiévreux, il frémit à l'extrémité de ses ailes et ses paupières tombent [comme ça, battements de paupières]. Le prix est réduit, et Patrice a une idée.

— La chouette, OK!

Il achète la petite chouette, la cage pour partir avec, et prend un taxi pour rentrer chez lui.

Enfin arrivé à la maison, il n'a pas eu le temps d'enlever ses bottes, Marie-Lou est sur lui, elle s'exclame :

— Oh, tu es un amour, tu as pensé à mon oiseau! Oh, le voyage ne lui a pas réussi, il a l'air tout flapi, un vrai chou défraîchi. Oh, quand tu n'es pas là je m'ennuie tellement, maintenant j'aurai de la compagnie. Oh, tu pourras lui apprendre des mots, c'est merveilleux, des mots à toi, des mots pour moi, et il me répétera tes mots quand tu ne seras pas là.

— Marie-Lou, il faut que je te dise tout de suite, ce perroquet est encore jeune, c'est pour ça qu'il n'a pas les couleurs, c'est mieux de les prendre avant leur maturité, ils s'acclimatent mieux ensuite. Pour celui-ci, on voit que le voyage a été difficile, mais ne t'inquiète pas, ses plumes vont se refaire, pas tout de suite c'est sûr, mais pour Noël prochain.

— Oh là là, avec ses plumes ébouriffées et ses grosses paupières bouffies, il a l'air tout grisouille. Je vais l'appeler Noël, ça va lui donner de la couleur et de l'entrain.

— C'est ça, il faut lui laisser le temps.

— Oh, le pauvre, et puis ce n'est pas le temps qu'il fait ici, le ciel couvert, le crachin glacé, qui va l'aider. Parce que, si tout est gris, dit-elle, il va rester gris.

Patrice voudrait lui dire que ce n'est pas comme ça que ça se passe, que le plumage du perroquet se développe par

n'importe quel temps, que ce n'est pas comme une plante au soleil, mais il préfère ne pas insister, après tout c'est une chouette grise, avec un duvet de cendre.

Cette fois-ci, Patrice était allé faire un reportage sur les peuples samoyèdes de la Russie qui vivent à proximité du cercle polaire. Ce sont des bergers nomades de la Sibérie, les Nenetses, les Selkoupes...

Parfois il parle à Marie-Lou, par cellulaire, il lui raconte ces peuples aux coutumes étranges et aux conditions de vie précaires; comment il a observé des gestes de survie ou encore le détail d'une broderie. Invariablement Patrice s'interrompt et demande à Marie-Lou des nouvelles de l'oiseau.

— Alors, Noël, il fait les couleurs?

— Non, pas pas pas encore [battement de paupières].

Manifestement, Marie-Lou prend son oiseau à cœur, il suffit d'en parler pour qu'elle devienne très émotive, elle a développé des tics nerveux de la paupière. Et parfois aussi ses mots deviennent hésitants.

— Vraiment? continue Patrice. Est-ce qu'il commence à parler?

— Non plus, plus, cependant...

— Cependant quoi?

— Eh bien tu vois, il veut dire quelque chose. Tu sais, c'est comme lorsqu'on a un mot sur le bout de la langue. Ça ne vient pas, pourtant c'est là, on est sur le bord de le dire...

Marie-Lou s'est attachée à Noël, elle en prend grand soin, il est devenu superbe, on dirait une grosse boule de duvet. Quant au plumage, c'est un sujet délicat, elle est facilement contrariée, car elle est persuadée qu'il suffit de bien regarder. Quand on regarde bien, on peut deviner les couleurs, le gris n'est pas tout à fait gris, c'est un peu autre chose. Et puis, si on sort du gris, c'est la couleur, évidemment!

Lorsque Patrice revient de voyage, il pose ses boîtes de photos sur la table, tire les rideaux et s'effondre de fatigue, on ne le voit plus pendant deux ou trois jours. Marie-Lou regarde les photos en silence, des prises de vue incroyables, des glaciers dans la Cordillère, des récifs de corail dans le Pacifique, des guerriers de Papouasie avec leurs peintures de guerre. Marie-Lou sort les photos pour les étaler sur la table, elle se raconte des histoires, elle se dit que Patrice a bien de la chance de faire de si beaux voyages, dommage qu'elle ne puisse pas l'accompagner.

Elle se prend à rêver qu'elle remonte l'Amazone en pirogue, qu'elle arrive au camp de base de l'Everest... Pourtant, elle est casanière, et puis elle doit rester à la maison pour s'occuper de Noël, il est si fragile, avec ses paupières qui tombent, ses ailes qui frémissent. Il faut nourrir cet oiseau dans la main, et surtout il faut lui parler, il faut le stimuler si on veut qu'il parle, qu'il fasse ses couleurs. N'empêche, Marie-Lou se prend à rêver qu'ils pourraient partir en safari, qu'elle pourrait accompagner Patrice dans une petite expédition, qu'ils pourraient faire une petite croisière juste tous les deux. Patrice vient de rentrer de voyage, il reste allongé dans la pénombre : il faut qu'il repose ses yeux. Et Marie-Lou lui parle de ses rêves dans l'obscurité de la chambre :

— Alors, le perroquet, demande-t-il en réprimant un bâillement, il fait ses couleurs ?

— Noël ? Non, pas pas encore [battement de paupières].

— Non ? C'est dommage.

— Il parle un peu ?

— Non, Noël ne parle pas, enfin pas encore [battement de paupières].

— C'est bizarre, depuis le temps !

— Tu sais, je lui fais la conversation, j'ai tout le temps pour ça, parce que je n'ai personne à qui parler. Je n'ai pas ma famille du Sud ici, j'ai peu d'amis, alors je suis toute seule avec Noël.

— Mais voyons, belle Marie-Lou, je ne pars jamais très longtemps ! Et puis maintenant je reviens pour les Fêtes.

— Peut-être, mais tu pars loin, très loin. Plus c'est loin, plus je me sens seule. Quand tu pars en Antarctique, avec les glaces et les banquises qu'il y a là-bas, ça me fait l'effet d'être abandonnée.

Depuis ce jour, mon beau-frère corse revient à Paris à chaque Noël et au Nouvel An. Il a compris que c'était vraiment important pour ma sœur Marie-Lou. Cependant, au troisième Noël, ou peut-être le quatrième, il s'est passé quelque chose qui a tout changé. Patrice avait été se promener en Californie, au parc de Yosemite, il avait remonté la côte Pacifique jusqu'aux îles de Vancouver, il devait aller en Alaska, mais il a écourté son expédition afin de rentrer pour le réveillon. Lorsqu'il a passé la porte, Marie-Lou et quelques amis l'attendaient déjà au salon. Ce fut une belle soirée animée,

Patrice, comme toujours, était le centre de l'attention, ne tarissant pas d'anecdotes et de remarques sur les cultures les plus variées, lorsqu'il a demandé, devant les invités :

— Et Noël, il fait ses couleurs ?

— Non, toujours pas, dit Marie Lou, qui ne parvient pas à dissimuler son trouble [battement de paupières et peut-être aussi mouvement des bras, comme un battement d'ailes].

— Oh, depuis le temps. Au moins il parle ?

— Non non non plus [battement de paupières].

— Il est encore jeune, ces perroquets vivent longtemps, plus de quarante ans, ça leur prend du temps... plus les couleurs tardent, plus elles seront somptueuses.

Patrice s'apprête à tenir son discours habituel sur les mœurs sexuelles des oiseaux du paradis, pour enrober sa supercherie bien sûr, mais surtout parce qu'il a un auditoire suspendu à ses lèvres. Soudain Marie-Lou l'interrompt :

— Ça n'a pas d'importance, s'écrie-t-elle.

Patrice est surpris, il a pris un verre de vin et se sent d'humeur cavalière.

— Comment, ça, un perroquet tout gris, qui ne dit pas un mot, autant l'empailler, il aura les yeux aussi ronds !

Patrice fait preuve de hardiesse lorsqu'il parle de l'oiseau, pourtant il devrait se faire discret. Mais il éprouve un plaisir pervers d'avoir berné tout le monde. Tous les grands faussaires et criminels ont besoin d'être admirés pour leurs méfaits. Il a fait passer un oiseau pour un autre, il est fier comme s'il avait changé Noël pour la Pentecôte. Son outrecuidance n'a plus de limite, il se croit capable de leurrer la terre entière, tellement il est content de lui. Patrice s'est pris à son propre jeu. Parce qu'il a embrouillé quelques plumages il se croit un grand connaisseur de la nature humaine, et il déclare qu'il y a deux sortes de personnes.

— Il y a les chouettes et les perroquets, vous êtes dans l'un ou dans l'autre camp.

Patrice prétend pouvoir reconnaître aussitôt à quelle catégorie vous appartenez, si vous faites partie des chouettes qui croient avoir quelque chose à dire, ou des perroquets qui voudraient voler la nuit, et pendant qu'on y est aussi, des corneilles qui volent à l'envers.

— Il fait beaucoup mieux, reprend Marie-Lou.

— Mieux que les couleurs ?

— *Oui mieux que ça [battement de paupières].*

— *Mieux que parler?*

— *Beaucoup mieux que ça [nouveau battement de paupières].*

— *Mais voyons, dit Patrice, ton rabougri fait des yeux de bille.*

— *Ce perroquet, je te rappelle, s'appelle Noël, et j'ai tout compris, dit Marie-Lou qui se fâche tout rouge. Sais-tu ce que j'ai découvert?*

— *Oh! attends, attends je vais t'expliquer...*

— *Non c'est moi qui vais te le dire, ce que j'ai découvert, je m'en suis aperçue finalement...*

— *Je vais t'expliquer... supplie Patrice qui se croit découvert.*

— *Il n'y a rien à expliquer, regarde-le bien, a dit Marie-Lou, regarde-le! Alors tu comprendras qu'il fait quelque chose d'extraordinaire, il fait mieux que les couleurs et autres simagrées.*

C'est plus profond, c'est plus beau.

Ce perroquet, dit Marie-Lou en cerclant ses yeux de ses deux mains,

il s'intéresse,

il s'intéresse,

il s'intéresse,

dit-elle en nous regardant intensément... c'est là tout son secret.